

Marcel MAUSS (1925)

***“In memoriam.***  
**L’œuvre inédite de Durkheim**  
**et de ses collaborateurs. ”**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)  
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1925)

“ *In memoriam. L’œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs* ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1925), « *In memoriam. L’œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs.* » Extrait de l’*Année sociologique*, Nouvelle série, I, 1925, pp. 8 à 29. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie* (pp.473 à 499). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition temporaire du 26 septembre 2002 réalisée à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

## I Émile DURKHEIM

1. - Cours scientifiques
2. - Cours d'histoire des doctrines
3. - Cours de pédagogie

## II Les collaborateurs

Henri BEUCHAT  
Maxime DAVID  
Antoine BIANCONI  
Robert HERTZ  
Jean REYNIER  
R. GELLY  
A. VACHER  
J.-P. LAFFITTE  
R. CHAILLIÉ  
Paul HUVELIN  
André DURKHEIM

## “ In memoriam

---

### L'œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs (1925)

*par Marcel Mauss (1925)*

Marcel Mauss (1925), « In memoriam. L'œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs. » Extrait de l'*Année sociologique*, Nouvelle série, I, 1925, pp. 8 à 29. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie* (pp.473 à 499). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

\*

\*\*

[Retour à la table des matières](#)

Durkheim a toujours considéré *l'Année sociologique* comme une œuvre collective ; il ne s'en servit jamais pour parler de lui et de ses collaborateurs. Nous ne rompons pas avec cette austère et sûre tradition. Cet « In Memoriam » est seulement destiné à faire connaître une oeuvre.

*L'Année* n'était pas qu'une publication et un ouvrage d'une équipe. Autour d'elle nous formions.... elle était... un « groupe » dans toute la force du terme.

Sous l'autorité de Durkheim au moment de la guerre, elle était une sorte de société en pleine force de l'esprit et du cœur. Une masse de travaux et d'idées s'y élaboraient.

En décrivant cette activité intime du groupe, en donnant un tableau de ce qu'eût été sa production si les événements les plus tragiques n'étaient venus le décimer, le terrasser presque ; en analysant ce qu'eût été chacune de ses œuvres, nous ferons donc un travail dogmatique. Et ce sera le véritable hommage que nous devons à nos morts.

\*

\*\*

Les promesses faites eussent sûrement été tenues, les travaux commencés sous l'énergique impulsion de Durkheim, les siens eussent été achevés.

Dans le tableau doctrinal que nous allons dresser, nous ne ferons donc allusion qu'aux entreprises qui étaient déjà en cours d'exécution dont il existe des preuves écrites. Certaines étaient déjà presque exécutées.

Mais tout en décrivant, personne par personne, les contributions que chacun de nos morts eût apportées, nous montrerons aussi comment elles s'enchaînaient. Nous ne perdrons jamais de vue qu'il y avait entre nous une véritable répartition du travail. Cet exemple de nos morts sera un modèle. Sans compter que nous montrerons ce que peut, même en notre pays si peu habitué au travail en commun, une société de jeunes savants animés du sincère désir de coopérer.

On verra que s'il n'y avait eu la guerre, la sociologie, la science, notre pays serait riche d'une oeuvre comme peu d'études en ont produit de pareilles.

Car l'œuvre publiée et même celle qu'ils allaient publier n'étaient qu'une partie de l'ensemble. Bien d'autres idées étaient en voie d'élaboration, bien d'autres faits étaient brassés, dont nous ne parlerons pas. Soit que Durkheim et nos amis ne nous les aient pas fait savoir, soit que nous ne trouvions que des traces que nous ne comprenons pas ou que nous ne jugeons pas suffisantes, nous ne voulons décrire que ce que nous savons sûrement avoir été sur le point de devenir une œuvre dogmatiquement intéressante. Ce sera donc un

document que nous livrons a la science, un catalogue de manuscrits. Mais il faut qu'on sache que ce que nous enregistrons n'était qu'une certaine partie de la tâche entreprise.

\*

\*\*

Il est aussi utile, au moment où nous reprenons *l'Année*, de bien faire sentir qu'elle n'est qu'un côté de l'œuvre de ce qu'on appelle maintenant *l'École sociologique française*.

Il faut de plus bien savoir qu'elle n'était pas dans l'esprit de Durkheim, et qu'elle n'est pas dans le nôtre, la tâche essentielle.

D'autre part, les publications que nous avons pu faire depuis la guerre dans la série des *Travaux de l'Année sociologique*, même celles que nous pourrions faire dorénavant, ne sont et ne seront jamais qu'une parcelle de ce qui eût été réalisé.

Cet « *In memoriam* » permettra donc de mesurer l'étendue de la science de nos morts et celle de notre perte.

Enfin, au moment où nous reprenons toute cette entreprise, nous cherchons l'appui de nos morts. Leur autorité grandit la notre... Seulement elle alourdit notre responsabilité et nous impose un dur devoir : ne pas laisser baisser le niveau où ils avaient élevé la chose commune. Ce niveau eût été très haut s'ils avaient vécu et si Durkheim était resté plus longtemps là pour nous diriger.

# I

## Émile DURKHEIM

[Retour à la table des matières](#)

Durkheim est mort le 15 novembre 1917, en pleine force de l'âge, à cinquante-neuf ans et demi, mais après une longue maladie dont, dès le début, en décembre 1916, il connaissait la fin. Il eut le temps de ranger ses manuscrits et de laisser ses instructions quant à leur usage. Ainsi, sur sa *Pédagogie de Rousseau*, il marqua de sa main « Pour Xavier Léon », et c'est en exécution de cette volonté que Mme Durkheim a publié ce travail dans la *Revue de métaphysique et de morale*.

Durkheim laisse un très grand nombre d'œuvres inédites. Mais, parmi elles, très peu sont des écrits proprement dits. Dans un répit de sa maladie, au moment où il s'accrochait sans conviction, par pur devoir, à l'effort et à la vie, il fit le suprême acte de foi de commencer à écrire sa « Morale », but de son existence, fond de son esprit. Le début de *l'Introduction à la morale* fut rédigé à Paris et à Fontainebleau dans l'été qui précéda sa mort. Il a été publié dans la *Revue philosophique* de 1919.

La masse des manuscrits se compose de cours, fruit de trente ans de la vie d'un savant et d'un professeur, qui fut la conscience professionnelle personifiée.

Durkheim, en principe, écrivait tous ses cours. Du moins, il fit ainsi tant qu'il professa à Bordeaux. La vie absorbante de Paris, les charges accumulées, celles de l'enseignement et des examens, celles de *l'Année*, celles de l'administration (Université de Paris, Comité consultatif, etc.) l'empêchèrent de rester fidèle à son usage. Le fait qu'il répéta à Paris quelques cours de Bordeaux, la sûreté de sa maîtrise enfin, lui permirent de rompre avec les règles qu'il avait jusque-là presque inflexiblement suivies. Il s'en départit surtout pendant la guerre. C'est pourquoi nous ne trouvons que des brouillons et résumés des deux cours qu'il fit alors, en 1915 et 1916 ; son cours de « Morale

théorique », correspondant à *l'Introduction à la morale* qu'il allait écrire ; et son cours de « Morale civique et professionnelle », partie de cette « Morale ». Perte irréparable ! car les idées de Durkheim, sur l'État en particulier, avaient évolué. Il avait en effet modifié certaines parties de sa théorie de l'État sous l'impression de son étude des thèses allemandes et en particulier des thèses de Treitschke. Les principales idées de la *Morale générale*, celles concernant les rapports du *moyen*, du *normal* et de *l'idéal*, avaient été aussi précisées dans des leçons auxquelles il tenait lui-même beaucoup. Ces brouillons sont très courts, mais très nets ; ce sont des sortes d'aide-mémoire, comme ceux qu'il emportait d'ordinaire pour faire son cours. Peut-être, un jour, pourra-t-on faire l'effort de reconstituer tout cela, si quelque auditeur attentif et intelligent peut nous communiquer des notes suffisamment exactes.

Dans le même ordre de circonstances, il faut déplorer la perte du cours entièrement neuf que Durkheim fit, en 1913-1914, juste avant la guerre. Le but qu'il se proposait était de faire connaître aux étudiants cette forme alors encore nouvelle de la pensée philosophique : le *pragmatisme*. Il avait projeté ce cours pour son fils André Durkheim, alors son élève. Il voulait combler une lacune de l'éducation de ces jeunes gens. Il saisit l'occasion, non seulement pour leur faire connaître cette philosophie, mais aussi pour préciser les rapports, la concordance et la discordance qu'il constatait entre ce système et les données philosophiques qui lui semblaient se dégager déjà de la sociologie à ses débuts. Il se situait lui-même et sa philosophie, vis-à-vis de M. Bergson, vis-à-vis de William James, vis-à-vis de M. Dewey et des autres pragmatistes américains. Non seulement il résumait leur doctrine avec puissance et conscience, mais il filtrait ce qui devait en être retenu, de son point de vue à lui. Il tenait surtout compte de M. Dewey pour lequel il avait une vive admiration. Ce cours fut de grande valeur et fit une grande impression sur un très large public ; surtout - ce que Durkheim voulait exclusivement - sur quelques jeunes et bons esprits. Malheureusement le manuscrit de ces leçons, couronnement philosophique de l'œuvre de Durkheim, est perdu. Tout ce qui en subsiste, dans les dossiers retrouvés chez lui, ce sont des notes peu nombreuses et surtout les fiches des textes qu'il avait extraits des livres des pragmatistes américains, des livres de Dewey en particulier. De ces fiches, un certain nombre portent les chiffres, largement écrits au crayon bleu, qui reproduisent l'ordre dans lequel les documents étaient cités dans le manuscrit, au net, et dans les sommaires des leçons qu'il emportait et quelquefois, en chaire, ne déliait même pas.

Nous ne nous expliquons pas la disparition de tout autre vestige ; peut-être Durkheim avait-il confié à son fils André le texte de ses leçons, et André a-t-il communiqué le précieux manuscrit à un camarade qui a disparu comme lui.



Peut-être Durkheim s'était-il fié aux notes que prendrait André à son cours et peut-être celui-ci a-t-il prêté ses notes.

Si par hasard ces documents se trouvaient entre les mains d'un ami ou d'un ayant droit de bonne volonté, nous le supplions, quel qu'il soit, de vouloir bien nous les faire parvenir. Peut-être le hasard, le manuscrit retrouvé, la collaboration des anciens élèves qui suivirent ce cours et qui vivent encore, permettront-ils un jour de donner une idée de ce travail. Pour le moment, nous ne pouvons qu'en indiquer l'importance.

Les manuscrits de la plupart des autres cours sont heureusement à peu près complets et forment un ensemble imposant. Ils se divisent en : cours scientifiques, c'est-à-dire de sociologie pure et de morale ; cours de pédagogie ; cours d'histoire des doctrines.

## 1. - Cours scientifiques

[Retour à la table des matières](#)

Ce sont naturellement les plus importants. Ne parlons pas des cours sur la *Religion* et sur le *Suicide* qui ont fait l'objet de livres. Leur manuscrit n'a qu'un intérêt de curiosité. Durkheim ne les a conservés que par hasard ; car il n'avait pas le fétichisme de ce qu'il écrivait et vidait souvent ses cartons de tout ce qui lui paraissait inutile. Mais nous possédons dans leur intégralité et, pour parties, en plusieurs rédactions, deux grands cours dont l'œuvre imprimée de Durkheim contient des extraits, et n'est quelquefois qu'un écho. Ce sont les manuscrits des leçons du cours intitulé : *Physiologie du droit et des mœurs* et de ceux du cours intitulé : *La famille*.

Le cours de *Physiologie du droit et des mœurs* a été professé deux fois à Bordeaux. Une première fois, entre 1890 et 1892 : cette rédaction a en partie disparu. Elle passa d'ailleurs dans la *Division du travail*, en particulier dans les chapitres sur les Sanctions et sur le Pouvoir réglementaire. Durkheim répéta ce cours avec des modifications profondes, le transformant au fond en une Morale complète, en 1898-99 et 1899-1900, à Bordeaux. Il reste une rédaction définitive de cette série de leçons.

La dernière partie de la deuxième année de ce cours contient les leçons sur *l’Organisation domestique et la morale domestique* dont nous parlons plus loin. La première partie de cette deuxième année est consacrée à la *Morale civique et professionnelle*. En somme, cette dernière année de cours correspond à ce qu'on appelle dans le langage courant, et bien improprement : la Morale pratique. Nous publierons prochainement le cours de *Morale civique et professionnelle*. Malheureusement, ce sera sous une forme fruste et écourtée, qui ne valait même plus dans la pensée de Durkheim. On ne pourra qu'indiquer dans quelle direction, quinze ans plus tard, Durkheim était définitivement engagé. Pour ces indications, je me servirai de quelques sommaires de leçons dont l'ordre n'est même pas sûr. S'il se peut, si quelques anciens élèves de Durkheim veulent bien me communiquer leurs notes de cours des différentes époques, je tâcherai de rendre ces indications aussi complètes que possible.

La première année du cours correspondait à ce qu'on appelle improprement « Morale théorique ». Durkheim, opérant dans le concret, l'appelait d'un bien meilleur nom : Théorie de l'obligation, de la sanction et de la moralité.

Elle comprend d'abord une définition du fait moral. Une partie de cette définition a fourni le mémoire que Durkheim publia à la Société de philosophie et qui vient de paraître dans *Philosophie et sociologie* : « La détermination du fait moral. » Puis viennent deux parties capitales de l'œuvre ; deux pièces essentielles du système de Durkheim, qui ne sont encore connues que de ses élèves. Ce sont sa *Théorie des obligations morales et de l'obligation morale en général*, avec classification des obligations. C'est ensuite sa théorie des *sanctions* avec classification de celles-ci. Voilà ce qui correspond à l'étude physiologique générale du droit et des mœurs. Ensuite viennent les études spéciales des mœurs. D'abord celle de l'infraction de la criminalité. Cette étude comprend une esquisse d'observations statistiques, qui, malheureusement, n'a jamais été poursuivie par Durkheim. Il avait abandonné ce sujet, aussi beau que celui du *Suicide*, à ses élèves. N'insistons pas. Cependant, disons qu'entre autres nouveautés, à une époque où peu de statisticiens connaissaient le fait, il distinguait sévèrement la criminalité violente et contre les personnes, celle des classes et des populations arriérées, d'une part, et la criminalité douce et contre les biens (escroquerie, abus de confiance, etc.) des classes commerçantes et des populations urbaines et policées. Cette section était suivie d'une étude sur la genèse et l'évolution de la pénalité. Dans cette partie du cours, se trouvent les leçons que Durkheim reprit dans son mémoire sur *Deux lois de l'évolution pénale* et les leçons sur la *Responsabilité* qui ont fourni le thème que P. Fauconnet a originalement développé.

Des répétitions de ce cours que Durkheim fit à Paris en 1902-1904, en 1908-1909 et 1910, en 1915-1916, il ne reste que des brouillons et des sommaires. État bien regrettable de cette oeuvre à laquelle Durkheim n'avait cessé de penser et sur laquelle ses idées avaient évolué, mais état compréhensible, puisque c'était l'oeuvre que Durkheim voulait écrire, et puisqu'il se réservait naturellement de refondre toute sa théorie. En particulier, à la fin même de ses jours, il avait fait des progrès considérables dans la discussion des doctrines de la morale. Il avait réussi un vaste effort de synthèse et de critique ; il croyait, en les subordonnant aux données de la sociologie, en les considérant elles-mêmes comme des aspects de la moralité, en les reprenant d'un biais différent et d'un point de vue plus élevé, pouvoir les situer chacune à sa place, sans renoncer à aucune.

On voit que ces deux parties : « Morale de la société », jointe à la deuxième partie : « Morale des groupes spéciaux de la société » : famille, groupes professionnels, etc., forment un tableau complet de tous les phénomènes moraux. Pour ses élèves, Durkheim avait constitué la « Science des mœurs », cette science dont tant de philosophes dissertent encore et dont lui, non seulement donnait l'idée, mais commençait à remplir les cadres.

Le cours sur la « Famille » est tout aussi essentiel.

Durkheim en mourant a donné comme instruction de ne publier de son oeuvre sur la « Famille » que la rédaction plus populaire et plus moraliste qu'il lui donna dans son cours de *Physiologie du droit et des mœurs*. L'avant-dernière partie de ce cours, qui concerne l'organisation domestique, comprend à la fois, en effet, un « Résumé du cours sur la famille » et une « Morale de la famille ». Il l'a répétée d'une façon plus ou moins identique une fois à Bordeaux, et deux fois à Paris (1902-1903, 1908-1909).

Mais nous nous demandons si, respectant d'abord cette première instruction, nous ne passerons pas outre à celle de ne pas publier le cours sur la *Famille* lui-même. Nous nous demandons si nous avons le droit de conserver secrètes les belles découvertes dont il est plein, tout simplement pour cacher les erreurs, les simplifications et la forme fruste qui étaient inévitables quand Durkheim dit ces choses pour la première fois, il y a plus de trente ans.

Ce cours sur la famille a été répété à Bordeaux en 1895-1896, en 1905-1906 à Paris, et une autre fois en 1909-1910, sous une forme en somme mixte et intermédiaire entre la forme purement historique et la théorie morale de la famille.

Tout autant que sa « Morale », sa « Famille » était l’œuvre chérie de Durkheim. Il en connaissait la valeur. Il parlait d’écourter sa « Morale », de la réduire à une « Introduction » pour pouvoir se consacrer à sa « Famille ». Le manuscrit n’est que celui du vieux cours de Bordeaux (1890 à 1892), mais il est tellement plein de faits et d’idées et tellement précieux que Durkheim lui-même traitait ces pages avec respect et, pendant quelques années, ne s’en sépara pas même en voyage. Il nourrissait le projet de recommencer, de refondre et de recompléter cette oeuvre. Il voulait consacrer la fin de sa vie à cette histoire naturelle et comparée de la famille et du mariage jusqu’à nos jours. Car la science avait fait des progrès considérables et il tenait à mettre au point ces recherches dont il avait suivi lui-même avec exactitude le progrès dans les douze tomes de *l’Année* et dans de nombreux mémoires. Mais il savait que même ce travail dépassait les forces d’un homme et il avait songé à me demander de m’y consacrer avec lui. Nous projetions d’y mettre ensemble plusieurs années de notre vie.

De ce cours, ont été extraits : l’ « Introduction » publiée dans les *Annales de l’Université de Bordeaux* et la « Conclusion » publiée dans la *Revue philosophique* (1920). Mais, il faut en donner une idée plus précise.

C’est dans sa première année de cours sur la famille qu’il commença à étudier et la parenté par groupes, et le clan, et l’exogamie. L’étude approfondie de ces faits produisit le mémoire sur la « Prohibition de l’inceste » et les deux mémoires sur les « Organisations matrimoniales dans les sociétés australiennes ». A chaque forme d’organisation domestique, Durkheim rattache une forme du mariage. Dès 1895, dans une exposition internationale, à Bordeaux, il produisait sous une forme frappante un schème phylogénétique des diverses structures qu’a eues l’organisation d’abord politico-familiale, puis de plus en plus purement familiale du sous-groupe domestique. On voit dans ce tableau, rangées en ordre généalogique, d’abord les diverses formes du clan, puis on voit le clan s’effacer, tout en subsistant (comme à côté de lui avait subsisté la phratrie), en parentèles, en parentes de deuxième zone : on voit parallèlement les diverses formes de famille qui ont été, même encore à Rome, contemporaines des survivances du clan. La deuxième année de ce cours était consacrée à l’évolution de ces formes de famille de plus en plus restreintes, de moins en moins politiques. Durkheim y montrait comment se constitue, se resserre la famille agnatique indivise, puis dans le sein de celle-ci, la famille patriarcale ; enfin comment, par mixture de différents droits, et sous quelles influences, s’est constituée la famille conjugale de nos sociétés modernes. Parallèlement encore, il fait évoluer les formes du mariage ; on voit le mariage devenir, de plus en plus, le moment essentiel de la vie de famille après en avoir été une

simple condition et un simple effet, jusqu'à ce qu'il en devienne l'origine et le type dans notre « famille conjugale » à nous.

Rien n'est encore venu démentir ce schème partiel certes, trop simple peut-être, mais génial, d'une partie de l'histoire humaine. Tout ce cours fourmille d'idées neuves et démontrées. Il y a en particulier sur la famille agnatique indivise, sur les origines de la famille patriarcale romaine, sur la famille germanique, sur l'origine de la filiation dans les deux lignes, spéciale à nos sociétés, des pages qui restent toujours essentielles, des vérités qui sont encore malheureusement réservées au petit groupe de ses élèves, à une poignée de chercheurs, hélas ! décimée.

## 2. - Cours d'histoire des doctrines

[Retour à la table des matières](#)

L'activité professorale de Durkheim fut considérable et les sujets de son enseignement furent toujours renouvelés. Dès 1891, il fut du jury d'agrégation - mais déjà, depuis 1888, il ne manqua jamais, pour ses élèves candidats à ce concours, de préparer ce qu'on appelle « l'auteur », autrement dit l'ouvrage et la doctrine du philosophe grec, anglais, français ou latin, dont un fragment de Morale ou de Politique était au programme. Durkheim fut, d'ailleurs toujours régulièrement consulté sur le choix de cet « auteur ».

De ce travail de préparation sont sorties des explications de textes avec commentaires. Ces traductions sont un modèle d'exégèse directe, de l'auteur par l'auteur ; de cette exégèse qui, enfin, sous l'impulsion d'une saine philologie et d'une saine philosophie, sous celle d'Hamelin, de Durkheim, de Rodier et d'autres, a remplacé les explications brillantes, mais hors du sujet précis, où les jeunes philosophes se laissaient aller autrefois. Sont intacts les manuscrits d'explications de : deux livres de la *Politique* d'Aristote, un livre de *l'Éthique à Nicomaque* ; deux commentaires à deux livres de Comte et à un livre du *De Cive* de Hobbes. Ces travaux, dignes de circuler entre les élèves, ne sont pourtant pas destinés à l'impression.

Au contraire, Durkheim attachait une importance certaine au reste de ses recherches d'histoire des doctrines. entreprises presque toutes à cette occasion. Il tenait à ses leçons sur les ancêtres de la sociologie. Pour lui, les hommages

rendus aux philosophes, ses devanciers, constituaient des titres de noblesse de notre science, des quartiers prouvés et dénommés. Il était fier de son cours sur Hobbes et non moins fier de sa découverte de l'esprit sociologique de Rousseau, esprit bien différent d'un anarchisme dont on attribue d'ordinaire à Rousseau l'invention. Il y a encore un manuscrit sur Condorcet. Pour celui-ci, Durkheim avait une vive admiration, il le connaissait à fond et il en marquait l'influence sur Saint-Simon et sur Comte, sur les « Fondateurs ». Chacun de ces grands auteurs est le sujet de cours d'une dizaine de leçons au moins. Deux cours sur Comte complétaient le cycle. Quelques leçons sur la sociologie et la morale de Spencer, très anciennes et assez sommaires, proviennent des mêmes études. Durkheim désirait publier la plus grande partie de ces cours et les réunir en un volume intitulé *Les origines de la sociologie*. Nous nous efforcerons de réaliser ce désir.

D'autre part, Durkheim, indépendamment de toute préoccupation d'enseignement, avait commencé, en 1895-96, une *Histoire du socialisme, ou, plus exactement*, puisque le socialisme - qui tend à devenir un fait - n'était alors et n'est encore (sauf en Russie) qu'une opinion de certains individus, de certains groupes et de certaines classes dans certaines sociétés, une histoire de la doctrine, de l'idée socialiste. Il professa ce cours à Bordeaux en 1897-98. Les cinq premières leçons ont été publiées dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Durkheim avait d'ailleurs publié lui-même sa définition du socialisme dans une note de la *Revue philosophique* (1893). La deuxième partie du cours reste à publier. C'est la plus importante. Elle concerne Sismondi et surtout Saint-Simon (dix leçons). Nous la remettons sous peu à l'imprimeur. Le cours et le manuscrit s'arrêtent là. Durkheim ne poursuivit pas ses études sur le socialisme. *L'Année sociologique* était venue les interrompre.

Je ne sais si les lecteurs de ces lignes se représentent le labeur immense que suppose cette productivité du jeune professeur, au fond solitaire, sans appui, de Bordeaux. Tout ceci a été fait en quinze ans, de 1887 à 1902, entre la vingt-neuvième et la quarante-quatrième année de la vie de Durkheim. En même temps, Durkheim publiait la *Division du travail*, les *Règles de la méthode*, le *Suicide*, organisait, éditait et écrivait les quatre premiers tomes de *l'Année* sans compter ses mémoires et sans compter la collaboration intense qu'il avait avec chacun de nous.

Et la forme de tous ces cours est achevée. Ce ne sont pas des notes. Ce sont des leçons complètes et des cours complets. Les leçons sont articulées les unes aux autres et leurs parties s'articulent nettement entre elles dans une démonstration suivie où l'expression est étudiée dans le moindre détail. Chacune des pages suppose d'innombrables brouillons, couverts d'hiéroglyphes,

brouillons que Durkheim jetait impitoyablement au panier jusqu'à ce qu'il se sentît arrivé à l'ordre logique des faits et des idées.

Toute cette oeuvre se ressent, certes, de la forme qu'elle P. prise forcé-ment. Les quelques étudiants philosophes de la Faculté des Lettres de Bor-deaux n'étaient pas les seuls auditeurs de Durkheim. Ses cours étaient publics et assez suivis. Il y avait des juristes, des étudiants en droit, quelques collè-gues, un public assez exigeant, heureusement, d'un côté. Mais d'autre part, il y avait aussi des instituteurs, des membres des divers enseignements, et enfin, ce personnel vague qui peuple les bancs des amphithéâtres dans nos grandes Facultés de province. Durkheim qui, non seulement était un merveilleux pro-fesseur, mais même aimait professer, rechercha à la fois - effort bien dur - la vérité scientifique et l'efficacité didactique. Les nécessités d'un tel ensemble d'exigences ont eu un certain effet.

Mais, qu'on se figure cette tâche écrasante. Sur des sujets entièrement neufs où personne, jamais, n'avait travaillé de cette façon, sur des problèmes qui, même encore maintenant, n'ont été effleurés par personne que par lui, par une méthode entièrement nouvelle, et sur des faits qu'il était souvent le pre-mier à étudier, il fallait apporter de semaine en semaine, avec une régularité écrasante et étonnante, une matière intellectuelle non seulement élaborée en vue du vrai, mais aussi digérée, en vue de l'enseignement d'un enseignement même très large. jamais Durkheim ne faiblit. Par exemple, ses leçons sur l' « Autorité réglementaire » et sur le « Régime de la contravention », 1891-1892, quelle peine elles lui coûtèrent ! Il fallait aboutir chaque samedi. C'était a une objection grave - qu'il se faisait à lui-même - qu'il fallait répondre tout de suite s'il ne voulait pas laisser mettre en question toute sa « Théorie des sanctions ». L'angoisse de l'heure de la leçon compliquait celle de l'incer-titude. C'est par la violence d'une méditation continue, soutenue jour et nuit pendant plusieurs semaines, que la solution fut trouvée à temps, pour que le plan du cours pût être suivi. Elle forme un simple passage de la *Division du travail*.

Durkheim forma de très bons élèves à Bordeaux. Quelques-uns devinrent de ses collaborateurs immédiats. Mais tout cet effort professoral n'eut son plein effet qu'à Paris. C'est là qu'il trouva enfin à partir de 1902, dans l'un de ses enseignements, un auditoire plus vaste de jeunes gens mieux préparés. La pléiade de ses collaborateurs s'était déjà accrue lors de la fondation de *l'Année*. Celle de ses élèves s'agrandit brusquement. La plupart de ses cours furent alors repris et refondus. Nous avons parlé de cette refonte. Malheureu-sément, à cette époque, Durkheim, qui n'enseignait la sociologie que par surcroît, ne les remit généralement pas au net sous leur nouvelle forme.

### 3. - Cours de pédagogie

[Retour à la table des matières](#)

Notre pays ne sut jamais très bien utiliser ses hommes. La conférence, puis la chaire de Durkheim à Bordeaux comportèrent toujours un enseignement pédagogique. Et il ne vint à Paris que pour suppléer, puis remplacer le respecté M. Buisson dans sa chaire de « Pédagogie ». Ce n'est que plus tard, en 1910, que le titre de Durkheim correspondit au fait. Ce fut par faveur qu'on lui permit d'accoler sur l'affiche de la Faculté le nom de « Sociologie » au nom « Pédagogie » de sa chaire. Durkheim, à Bordeaux comme à Paris, eut toujours charge de pédagogue. Non pas qu'il eût une aversion pour cette discipline où il était compétent. Au contraire il était infiniment touché de la sympathie, de l'enthousiasme, de l'énergie, de l'activité intellectuelle et matérielle des élèves déjà formés que lui envoyait l'enseignement primaire. Il sentait vivement l'intérêt et l'efficacité de son action sur eux. Mais c'était un poids pour lui. On comprend qu'il ressentit toujours comme un morcellement de son activité, cette obligation où il fut, toute sa vie durant, d'interrompre ses études préférées, celles où il se sentait seul responsable et en avant de tous, au profit de travaux moins urgents, moins grands. Toutes les semaines de l'année, il lui fallait consacrer une partie de son temps à faire avancer une discipline, plus pratique que la sociologie, mais moins essentielle au fond, même si elle est d'intérêt public primordial. Durkheim se dévoua cependant à cet enseignement. Il apporta, honorablement et consciencieusement, à cet ordre de travaux, le même esprit, la même originalité, la même réflexion personnelle et en même temps exclusivement positive qu'il apporta en tout. Au surplus, la pédagogie rationnelle est avant tout l'art de transformer l'enfant en homme social. C'est un art social. Durkheim était donc qualifié pour le renouveler.

Paul Fauconnet a décrit l'œuvre pédagogique de Durkheim dans son « Introduction » à *Pédagogie et sociologie*. Nous allons Publier dans la collection des « Travaux de l'Armée » l'Éducation *morale*, où Durkheim relie ses découvertes sur la nature générale des phénomènes moraux à sa doctrine de l'éducation, phénomène social, et dégage les préceptes de pédagogie qui en peuvent résulter. On y verra comment par la science de la morale, dont il donne l'exposé, il éclairait la pratique. Il reste à donner une idée de son cours



sur *l'Éducation intellectuelle*. Puissamment original par parties, il est moins achevé et fouillé que d'autres cours. C'est que Durkheim, au moment où il le rédigea, n'était pas maître encore de sa pensée sur les origines sociales de la *raison*, et qu'il n'eut jamais le temps de les approfondir jusqu'aux limites où la science peut rejoindre la pratique. Ce cours ne fut d'ailleurs répété à Bordeaux et à Paris que dans des conférences privées. Et même les sommaires de la dernière forme dans laquelle Durkheim les répéta ont dû être négligés, car ils ne se retrouvent plus.

Il y a ensuite toute une longue série de cours, se succédant de 1888 à 1904, *d'Histoire des doctrines pédagogiques*. Cette histoire est discontinue, il est vrai, car elle ne consiste pas à faire à la fois le tableau du développement des institutions scolaires et celui des idées pédagogiques. Elle s'attache simplement et successivement à tous les grands auteurs, un par un, qui ont illustré la pédagogie, en particulier en France. Elle commence par les doctrines de l'éducation de Rabelais et de Montaigne, continue par celles de la Renaissance française et des humanistes ; puis Durkheim leur oppose les réalistes et les encyclopédistes ; le chef de file de ceux-ci étant le fameux Comenius, si peu connu en France et que Durkheim connaissait si bien. Viennent ensuite Rousseau (ces leçons ont été publiées), Condorcet, Pestalozzi, et enfin Herbart, lui aussi bien mal apprécié par les auteurs classiques français d'histoire et de pédagogie. Je crois me souvenir d'avoir vu les textes de quelques leçons sur Froebel, mais je ne les retrouve pas.

Mais l'œuvre la plus considérable de Durkheim en matière de pédagogie est le cours complet qu'il fit sur *l'Histoire de l'enseignement secondaire en France*. C'est l'une des œuvres inédites de Durkheim les plus précieuses malgré certaines imperfections inhérentes à la nature d'un enseignement et d'un travail de ce genre. C'était une œuvre difficile et destinée à un public exigeant. Il s'agissait de trouver un sujet qui pût intéresser et instruire les futurs professeurs de l'enseignement secondaire, les futurs agrégés des sciences et des lettres que le recteur d'alors, Liard, voulait - enfin - mettre en contact, à l'École normale supérieure, avec leurs devoirs, avec les questions d'enseignement et de pédagogie. Le poids de cette charge tombait sur les épaules d'un savant par ailleurs occupé à de bien autres choses. Durkheim fit cependant cet effort considérable avec cœur, conscience et efficacité. Au lieu d'étaler un débat ratiocinant et politique, à la façon dont on continue encore à disputer autour de l'enseignement secondaire, il crut bon d'expliquer aux futurs maîtres comment l'institution où ils allaient entrer était le produit de siècles d'histoire sociale. Positivement, il leur expliqua à quel moment de cette histoire nous étions et, partant de là, quelle était la nature de la fonction, et enfin le devoir de la tâche qu'ils avaient à remplir. C'est toujours la même

méthode : à la fois historique et sociologique d'abord, puis inductive et normative enfin, qui lui permettait et de faire comprendre la pratique suivie jusqu'à nos jours, d'une part, et de diriger les jeunes professeurs, d'autre part, vers une meilleure appréciation de cette pratique, vers une meilleure application de leurs forces et éventuellement vers des réformes délicatement suggérées. Durkheim était fort anxieux du succès de ce cours. Il fut très heureux lorsqu'il le constata. Le cours fut ensuite répété régulièrement chaque année à l'École normale. Il devint une pièce essentielle de l'enseignement dans l'établissement où Durkheim avait fait ses études. Il sera sans doute publié assez prochainement.

\*

\*\*

Il n'est pas sûr que toute cette œuvre aurait vu le jour même si Durkheim avait vécu longtemps. Il faisait assez bon marché de tout ce qui n'était pas l'essentiel de ses idées et de tout ce qui ne le satisfaisait pas par la perfection de la preuve et du système. Je ne sais quel tri il eût fait, ni quel choix la vie lui eût fait faire. Il ne tenait par-dessus tout qu'à publier sa *Morale* et sa *Famille*.

Mais telle quelle, cette œuvre mérite d'être publiée en partie et d'être connue en entier : au moins faut-il qu'on sache qu'elle existe, pour apprécier pleinement une pensée dont les lecteurs ne connaissent que des fragments et dont l'influence et le rayonnement s'agrandissent et s'agrandiront longtemps encore.

## II

# Les collaborateurs

[Retour à la table des matières](#)

Durkheim avait formé à Bordeaux quelques élèves. Depuis Bordeaux, il avait su grouper autour de lui un certain nombre de travailleurs distingués qui se dirent bénévolement ses élèves, bien qu'ils n'eussent subi que l'ascendant de sa méthode et très peu celui de son contact. C'est à Paris que se forma autour de lui une masse compacte de disciples plus jeunes. Ceux-ci se rassemblèrent surtout parmi les promotions de l'École normale de 1902 à 1910, celles qui reçurent les premiers enseignements de Durkheim. De cette génération de collaborateurs, la plupart sont morts, presque tous tués au service de leur patrie.

Nous allons faire sentir l'étendue de Cette perte que la guerre et la vie nous ont infligée, à notre science et à nous.

Hertz, David, Bianconi, Reynier, Gelly, qui appartenaient à ce groupe, ont été tués au front. Beuchat est mort pour la science. La vie de Jean-Paul Laffitte a été écourtée par ses blessures. Vacher, Huvelin, Chaillié sont morts au travail. Tous laissent derrière eux, déjà, une œuvre imprimée ou manuscrite plus ou moins grande, traces importantes de ce qu'ils allaient donner. On verra quelle oeuvre, grande, forte et en même temps harmonieuse serait sortie de la puissance d'activité de ce groupe de savants. Ils étaient jeunes et, à la différence de Durkheim et de ses premiers collaborateurs, ils n'avaient plus eu à lutter, mais à exploiter une victoire acquise. Ils n'avaient plus à forger une méthode. Ils pouvaient et allaient l'appliquer. Nous allons parler d'eux dans l'ordre de leur mort.

## Henri BEUCHAT

[Retour à la table des matières](#)

Il était un de nos plus anciens élèves et collaborateurs. Il avait préparé une partie du mémoire que j'ai publié avec sa collaboration sur la *Morphologie des Esquimaux*. Il est mort à l'île Wrangell en 1914, de faim et de froid, au cours d'une expédition géographique et ethnographique organisée par M. Stefansson et le gouvernement canadien ; on vient de retrouver ses restes. Il devait être l'ethnographe et l'observateur des Esquimaux parmi le groupe de savants qui avait été formé pour cette expédition. Dans le naufrage ont été perdues les notes que Beuchat avait commencé à prendre et celles de nombreux travaux en cours qu'il avait emportés pour les mettre au net pendant les longs hivers arctiques. Ces travaux étaient assez nombreux et surtout linguistiques.

Beuchat était au tout premier rang des américanistes. Son *Manuel d'archéologie américaine* est toujours le meilleur en usage. Il eût extraordinairement enrichi la sociologie descriptive ou l'ethnographie de cette partie du monde. Il avait un remarquable talent de linguiste et d'observateur. Il savait infiniment de choses et les savait bien.

## Maxime DAVID

[Retour à la table des matières](#)

Fut le premier des nôtres qui tomba à la tête d'une section d'infanterie, en 1914.

Son oeuvre publiée est presque entièrement critique, ou d'introductions et de traductions ; elle est excellente d'ailleurs.

Il laisse avant tout un mémoire manuscrit qu'il avait confié à Durkheim, qu'il avait rédigé sous la direction de celui-ci, sur le *Mariage par groupes en Australie*. Ce travail d'élève est déjà parfait. Il comprend une découverte notable sur l'existence de principes de droit qui équivalent aux classes matri-

moniales dans des sociétés australiennes d'où l'on croit cette institution absente, tout simplement parce qu'elle n'est pas nommée. Nous publierons ce mémoire en le mettant à jour.

David, malgré d'autres soucis, malgré sa tâche de professeur et au cours d'une publication variée, avait entamé une autre oeuvre, un grand travail d'Éthique, du genre de celui que son ami Gernet poursuivait indépendamment et qu'il peut heureusement continuer. Durkheim avait remarqué et enseigné à quel degré les concepts moraux de l'antiquité, surtout grecque, avaient revêtu d'autres formes et possédé d'autres valeurs que les concepts classiques qui nous viennent de ces civilisations. Au fond, nous n'avons retenu qu'un choix. Mais toute l'évolution des idées morales antiques s'est faite à partir de nombreux concepts, variés, dont un grand nombre sont oubliés, dont le sens est étrange pour nous et fut même étrange à partir d'un certain moment pour l'antiquité. Ce sont cependant ces concepts qui eurent en Grèce, encore assez longtemps, même jusqu'après le christianisme, une vie, une vigueur aussi considérables, plus considérables même que celles des idées dont nous avons hérité. Ils exercèrent sur la masse du peuple, sur le droit et sur la littérature, une contrainte et une pression qu'il s'agit de retracer : d'abord parce que c'est la vérité historique ; et ensuite parce que si l'on veut comprendre comment les Grecs, entre le septième et le quatrième siècle avant notre ère, se mirent à raisonner sur la justice, le bonheur, la vertu et le bien, il faut connaître à la fois les lacunes et les miracles de leur raison et, en même temps que leur génie, leur barbarie.

Miss Jane Harrison, M. Hirtzel étaient déjà entrés dans ce sujet à propos de Themis et de Dikè. M. Glotz l'avait rencontré également et David rendit compte de leurs travaux dans *l'Année* et esquissa lui-même un plan d'études <sup>1</sup>.

Il avait choisi le groupe de concepts divers et coordonnés que connotent les mots [mots en grec dans le texte] que nous traduisons si mal par respect de pudeur, par insolence, par honneur et châtement. David avait déjà fait cette partie du travail qui est la plus agréable de toutes. Il avait relu toute l'ancienne littérature grecque et avait formé un dossier de fiches assez complet. Les Épiques, les Lyriques, les Gnomiques, les Tragiques, les Prosateurs historiens étaient ses principales sources, encore plus que les Philosophes. De tout ceci, il ne reste malheureusement que des notes. Mais on voit quelles découvertes d'histoire et de philologie, et non pas seulement de sociologie, David allait faire dans cette voie.

---

<sup>1</sup> Année, 11, p. 284; 12, p. 257.

## Antoine BIANCONI

[Retour à la table des matières](#)

Fut tué lui aussi au début de la guerre, en 1915, lui aussi à la tête de sa section, à l'âge de trente-deux ans.

Comme David, il avait entamé une grande oeuvre. Comme David, ce qu'il publia fut plutôt critique. D'ailleurs, ses fonctions de secrétaire de la rédaction de la *Revue du mois*, où il seconda M. Borel avec distinction, l'obligeaient à suivre l'actualité.

Mais il avait un esprit positif et généreux ; il était désireux de construire ; il avait entamé trois travaux qui eussent été considérables.

D'abord, il avait choisi comme principal sujet d'études une question que nous avons laissée de côté, tant elle est ardue et vaste, et où il eût sûrement trouvé à manifester son talent de savant, son art d'organiser les faits. Il avait pris pour champ d'études la question des formes qu'a revêtues la raison humaine et, d'accord avec nous, avait délimité le premier de ses travaux. Parmi les civilisations où peuvent être étudiées le mieux les formes diverses et même anormales qu'ont pu prendre les catégories de l'esprit humain et - à travers ces formes, grammaticales, mythologiques et autres - les principales idées directrices de l'humanité, il n'en est pas qui présentent un champ d'observations plus vaste, plus sûr, plus précis, et en même temps plus fertile, que la civilisation et en particulier la langue des nègres africains et surtout parmi eux, des Bantou. Chez eux, la langue elle-même divise les choses en catégories grammaticales nombreuses, de six à douze et même plus, suivant les dialectes. Suivant les circonstances, le langage considère telle ou telle chose sous l'aspect de l'action, du lieu, de la personne, de l'instrument, etc. Un certain nombre de choses, êtres animés, etc., ne peuvent être considérés que suivant une ou deux catégories, d'autres suivant de très nombreuses. Une étude comparative des langues remarquablement uniformes et cependant - dans les limites de cette uniformité - suffisamment variées de cet immense groupe de populations, assez homogène, pouvait livrer quelques-uns des secrets, non pas simplement de la classification, mais encore de la catégorisation dans l'esprit humain. On pouvait de plus, par une étude parallèle de la mythologie et de l'organisation sociale, rapprochées des catégories linguistiques, espérer approfondir encore le problème, sinon en trouver la solution. Bianconi a marqué,

dans les diverses notes qu'il consacra aux livres de Dennett, dans quelle direction il allait s'engager avec plus de prudence que cet auteur <sup>1</sup>. Il avait déjà grandement avancé sa collection de faits, en l'espèce de mots bantou. La publication récente de l'excellente grammaire comparée de Torrend allait lui faciliter la besogne, ou plutôt lui fournir le moyen de vérifier tout son travail de préparation qu'il était sur le point d'achever. Malheureusement, de tout ceci, il ne reste que des fiches. Beau et grand sujet à reprendre!

Bianconi travaillait aussi à *l'Idée de la grâce dans saint Augustin*.

Il avait commencé en plus, pour un travail commun, entrepris par nous deux, une bibliographie complète d'ethnographie de nos colonies africaines.

Mais il avait été distrait de ses travaux de science pure par un effort considérable, qu'il fit pour ses élèves et pour son enseignement. Il voulait populariser dans l'enseignement secondaire la science que, dans son ardeur, il ne supportait pas de laisser cantonnée dans un coin écarté de la philosophie. Bianconi comme David, Hertz, et Reynier, avait la passion et la conscience du professorat de leur carrière. Mais à leur différence - car ceux-ci restèrent relativement classiques dans leur profession scolaire - il fut plus audacieux. Il voulut constituer tout un cours de philosophie, entièrement nouveau, où la part de la vie en commun, non seulement dans la vie morale, mais encore dans la vie psychologique de l'homme, fût à chaque instant marquée. C'était une grande et généreuse ambition. Le manuscrit de ce cours, professé en dernier lieu aux élèves du lycée d'Amiens, est à peu près complet. Bianconi tenait infiniment à cette oeuvre, qu'il considérait comme presque achevée et au point. Des extraits vont en être publiés prochainement par les soins de Mme Rudrauf-Bianconi.

## Robert HERTZ

[Retour à la table des matières](#)

Tué à l'attaque inutile de Marchéville, le 13 avril 1915, à l'âge de trente-trois ans, en précédant sa section hors de la tranchée. Il laisse une oeuvre publiée déjà considérable, critique et dogmatique, et une oeuvre manuscrite encore plus importante. Il était déjà un maître parmi les maîtres, et sa puissance de travail était aussi grande que son travail. Il avait enseigné à

---

<sup>1</sup> Voir en particulier *Année*, 11, p. 128 et suiv.

l'École pratique des hautes études. Il reste de ses cours des manuscrits de leçons, dont j'ai fait et ferai usage. Surtout, il laisse deux oeuvres, l'une terminée au moins provisoirement, l'autre inachevée. C'est celle-ci qui eût été la plus grande et la plus neuve.

Hertz s'était fixé lui-même dans l'étude des phénomènes à la fois religieux et moraux. Et il en avait choisi la partie la plus difficile, la moins étudiée, où tout est à faire, celle de ce côté sombre de l'humanité : le crime et le péché, la peine et le pardon. Il avait commence une oeuvre d'accumulation et d'élaboration de matériaux vraiment formidable. Les deux fameux mémoires qu'il publia sur la « Représentation collective de la mort »<sup>1</sup> et sur la « Prééminence de la main droite »<sup>2</sup>, n'en sont en somme qu'un prologue et qu'un appendice. Mais ils montrent à quel point Hertz était maître de ses idées et dominait la mer des faits. Puis il avait précisé son sujet trop vaste. Le péché et le pardon même dans l'histoire humaine, réduite à quelques faits typiques, c'était un champ trop grand à labourer. Il reste de cette grande idée des fragments importants provenant de ses cours : en particulier une étude complète du régime pénitentiel chrétien, étude importante, mais que nous ne pourrons pas mettre sur pied. Enfin, pour aboutir, il se restreignit encore. Son premier ouvrage devait avoir un sujet plus modeste, comme aire d'observation, sinon comme profondeur d'analyse ; ce devait être : *Le péché et l'expiation dans les sociétés inférieures*. Il en reste une « Introduction » presque achevée, publiée dans la Revue d'histoire des religions en 1921, puis une masse très grosse de brouillons, de textes de leçons, plusieurs esquisses différentes de différents points, surtout de la conclusion. Mais, ce qui est plus précieux, sont intacts et ranges, environ pour la moitié en un ordre parfait, dans l'ordre de la démonstration, tous les documents dont Hertz voulait se servir. Ils constituent une collection incomparable. Presque tous sont empruntés aux sociétés polynésiennes, avec quelques sondages dans quelques-unes des sociétés américaines, africaines ; et quelques comparaisons avec l'antiquité sémitique et classique viennent les enrichir. J'ai pu récrire, approximativement et en abrégeant, à l'aide de ces fiches et de ces brouillons, le livre que Hertz eût écrit, peut-être autrement, mais j'ai fait effort pour rester fidèle à sa pensée. Le livre paraîtra, je l'espère fermement, bientôt, dans la collection des travaux de *l'Année* sous le nom de Robert Hertz, avec la mention de mon effort et de ma responsabilité... pour les fautes. Du moins, cette oeuvre capitale sera sauvée.

Hertz, pour se délasser de ce grand travail, s'était amusé au folklore et à la mythologie. Entendons le folklore vivant, celui où il pouvait exercer ses

---

<sup>1</sup> *Année*, 10.

<sup>2</sup> *Revue philosophique*, 1907.



facultés, non seulement de sociologue, mais encore d'observateur. Son délicieux « Saint-Besse » <sup>1</sup>, ses « Notes de folklore », observations prises sur « ses hommes » qu'il envoya du front à sa femme, et que la *Revue des traditions populaires* a publiées en 1915, furent pour lui des passe-temps. Un ouvrage entier, inventé, documenté et écrit en moins de deux ans sur le *Mythe d'Athéna*, provient de la même veine. Hertz ne considérait cette rédaction de cet ouvrage que comme provisoire. Nous formions tous en effet autour de Durkheim, avant la guerre, un milieu très confiant les uns envers les autres, mais très critique et – convenons-en - trop exigeant peut-être. Hertz s'était rangé à l'avis de quelques-uns d'entre nous et projetait des modifications faciles, mais fort importantes. Cependant, tel quel, l'ouvrage mérite d'être publié, peut être publié et sera sans doute publié par l'un de nous, comme il est resté.

## Jean REYNIER

[Retour à la table des matières](#)

Il courut les mêmes dangers que ses amis ; mais c'est d'un accident d'engin de tranchée qu'il mourut en 1915, pour son pays, à l'âge de trente-deux ans. Comme David et Hertz, il se destinait à des recherches sur les phénomènes mixtes, à la fois religieux et moraux. Il avait choisi son sujet, fort vaste : l'ascétisme. Il avait commencé ses recueils de notes sur l'ascétisme chrétien et sur l'ascétisme hindou, qu'il était allé personnellement étudier dans l'Inde. Sa veuve n'a retrouvé que des sommaires des remarquables leçons qu'il fit à la conférence de notre maître Sylvain Lévi, sur les Tantras, cette très extraordinaire excroissance mystique, magique et surtout érotique de l'ascétisme hindou et tibétain : phénomène typique que Reynier comprit parfaitement.

## R. GELLY

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons pu croire longtemps que Gelly, lui au moins, allait nous rester. jusqu'à la fin il avait été exposé à de nombreux et grands périls. Un jour de 1918 nous l'enleva comme les autres, à trente et un ans tout juste.

---

<sup>1</sup> *Revue d'histoire des religions*, 1912.

Il avait choisi comme principal objet d'études, dans la théorie de l'esthétique littéraire et religieuse, les rapports entre le mythe, la fable et le roman. Il avait commencé sa documentation sur l'antiquité classique et sur le haut Moyen Âge celtique et anglo-saxon. Philosophe et philologue distingué, il eût marqué sa place en ces études tant pratiquées, mais qui doivent être pratiquées d'une autre façon.

\*

\*\*

Depuis la guerre sont morts parmi nous : Antoine Vacher, Jean-Paul Laffitte, R. Chaillié et Paul Huvelin.

## A. VACHER

[Retour à la table des matières](#)

Est mort à Paris en 1920, à la suite d'une très longue et très douloureuse maladie, stoïquement supportée. Il avait cessé de s'intéresser directement à la « Morphologie sociale ». Il n'y donnait plus d'attention que lorsque, partant de ses études de géographie physique, il avait l'occasion de mesurer, de temps en temps, l'influence des facteurs géographiques sur les agglomérations humaines. Mais son enseignement et son travail critique ne perdaient pas contact avec nous. Il avait quelques notes de « Géographie humaine » en manuscrit.

## J.-P. LAFFITTE

[Retour à la table des matières](#)

Était surtout un publiciste merveilleux, mais sa critique était toujours positive. Son dernier travail imprimé, à propos du livre de M. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, satisfait l'auteur plus que tous les autres articles que cet ouvrage inspira.

J.-P. Laffitte avait une compétence scientifique qui s'étendait à toutes les sciences de la nature. Il était apte à tout apprendre, mais se disait avant tout

sociologue. Il était devenu l'un des membres du Bureau scientifique au Bureau international du Travail. On pouvait compter qu'il y rendrait des services.

Une longue et cruelle maladie l'a terrassé, peut-être accélérée par les deux blessures qu'il avait reçues en servant sa patrie.

## R. CHAILLIÉ

[Retour à la table des matières](#)

Est mort en 1923 ; il avait fait péniblement et dangereusement une partie de la guerre. Il était un de nos plus anciens et de nos plus fidèles collaborateurs. Sous ses allures d'amateur, difficile à décider au travail, il cachait un réel dévouement à nos sciences, qu'il propagea avec une extraordinaire efficacité, dans les milieux les plus divers. Il y a de lui un excellent travail, perlé, sur la nomenclature familiale eskimo.

Il a été longtemps le zélé réviseur de nos épreuves et confectionnait, avec notre pauvre Beuchat, les tables et les index de *l'Année*. Ses notes, prises aux cours de Durkheim et à d'autres, sont précieuses. Son héritier a bien voulu nous promettre qu'il nous en confierait les copies.

## Paul HUVELIN

[Retour à la table des matières](#)

Nous a quittés brusquement après une douloureuse maladie de quelques semaines, en juin 1924, au moment où il réalisait sa pleine production, à cinquante et un ans ; juste quand, plus enthousiaste qu'aucun d'entre nous, il commençait à collaborer à ce nouveau tome de *l'Année sociologique*.

Il était un de ceux qui avaient le plus indépendamment rejoint Durkheim et le premier peloton de ses élèves. Son secours avait été efficace. Il apportait à *l'Année* son autorité incontestable de juriste et d'historien du droit. Il nous apportait aussi une puissante contribution. Son mémoire sur *La magie et le droit individuel* est classique.

Huvelin laisse un livre qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour. Il l'avait professé en cours à l'Université de Bruxelles et a publié la leçon d'introduction dont le titre est : *Les cohésions humaines*. Huvelin était l'un des seuls hommes capables de pouvoir écrire un livre sur un sujet de ce genre. Il avait toujours eu le goût de la pratique et le goût de l'idée, en même temps qu'il était maître de la dialectique juridique. D'après ce qu'on sait de ce cours et du manuscrit, il y mêlait sa technique de juriste, les fruits de son expérience politique, avec ses préoccupations et sa science de sociologue. Cet ouvrage sera savoureux comme toutes les théories générales qui sont édifiées par de véritables spécialistes dominant leur science. La perte d'Huvelin est irréparable pour nous.

## André DURKHEIM

[Retour à la table des matières](#)

Qu'il soit permis de terminer par une note personnelle ce mémoire tout objectif où l'on ne veut que décrire les travaux que l'on pouvait espérer de nos héroïques, de nos vénérés morts. Mais il serait injuste et inhumain de ne pas mentionner, en fin et par exception, le nom de celui qui allait nous être associé et dont la perte doublement sentie, paternellement et intellectuellement, a été l'une des causes de la mort de Durkheim. Celui-ci fondait sur son fils, l'un de ses plus brillants élèves, les plus nobles et les plus grandes des espérances.

André Durkheim mourut le 18 décembre 1915, dans un hôpital bulgare, des suites des blessures qu'il avait reçues tandis qu'il commandait une section d'extrême arrière-garde de la retraite de Serbie. Il avait déjà été blessé une fois et avait été évacué deux autres fois sur le front français.

Le seul manuscrit qu'il laisse est un mémoire d'histoire de philosophie sur un point de la doctrine de Leibniz, travail digne d'être imprimé.

André Durkheim avait déjà commencé, sous la direction de M. Meillet, les études de linguistique qui allaient faire de lui le linguiste purement sociologique qu'il nous faut.

Nous ne nommons qu'André Durkheim parmi les jeunes gens qui allaient nous rejoindre. Ils étaient très nombreux. Nous ne pouvons pas estimer les pertes que leur mort nous inflige, mais nous pensons à eux.

\*

\*\*

Ce que serait devenue, s'il n'y avait pas eu la guerre, ce qu'on est convenu d'appeler l'École française de sociologie, voilà qui est indiqué et même prouvé.

Imaginons que Gelly fût devenu notre esthéticien et qu'André Durkheim fût devenu notre linguiste. Il ne nous manquait qu'un technologue pour être au complet. Imaginons que Durkheim eût mis sur pied sa *Famille* et sa *Morale*, que Hertz eût édité son *Péché et expiation* et d'autres oeuvres ; imaginons que Bianconi eût produit son *Cours de philosophie* et ses *Catégories de la pensée dans les langues et civilisations bantou* ; que nous ayons eu les livres de Reynier et de Maxime David, d'autres encore. N'eût-ce pas été une magnifique floraison ?

Ceci ajouté à ce qui a pu être publié depuis la guerre par exemple dans les *Travaux de l'Année*, rien que cela, rien que ce qui était commencé et même achevé par nos morts, aurait fait de notre petit groupe, une des phalanges de savants les plus honorables.

Et je ne parle pas des travaux des vivants que la guerre a arrêtés net dans leur effort et leur production et que la dure vie d'après-guerre a bien peu encouragés.

\*

\*\*

En fait, nous ne restons plus qu'une poignée. Réchappés du front ou usés de l'arrière, nous n'avons plus avec nous que quelques jeunes gens heureux d'être jeunes.

Notre groupe ressemble à ces petits bois de la région dévastée où, pendant quelques années, quelques vieux arbres, criblés d'éclats, tentent encore de reverdir.

Mais si seulement le taillis peut pousser à leur ombre, le bois se reconstitue.

Prenons courage et ne mesurons pas trop notre faiblesse. Ne pensons pas trop au triste présent. Ne le comparons pas à ces forces évanouies et à ces gloires perdues. Il ne faut pleurer qu'en secret ces amitiés et ces impulsions qui nous manquent. Nous allons tâcher de nous passer d'eux, de celui qui nous dirigeait, de ceux qui nous soutenaient et même de ceux qui allaient nous relayer et nous remplacer.

Travaillons encore quelques années. Tâchons de faire quelque chose qui honore leur mémoire à tous, qui ne soit pas trop indigne de ce qu'avait inauguré notre Maître. Peut-être, la sève reviendra. Une autre gaine tombera et germera.

C'est dans cet esprit de fidèle mémoire à Durkheim et à tous nos morts ; c'est en communion encore avec eux ; c'est en partageant leur conviction de l'utilité de notre science ; c'est en étant nourris comme eux de l'espoir que l'homme est perfectible par elle ; c'est dans ces sentiments qui nous sont communs par-delà la mort, que nous reprenons tous fortement, avec cœur, la tâche que nous n'avons jamais abandonnée.

Fin de l'article.